

Charles-Georges Leroy

# L'intelligence des animaux

Préface de Boris Cyrulnik

Textes et analyses de François Sigaut,  
de Jean-Luc Renck et Véronique Servais,  
et du docteur Robinet

**IBIS**  
PRESS

## Leroy, le hasard d'une découverte

On va dans les bibliothèques pour y trouver ce qu'on cherche. Pour trouver ce qu'on ne cherche pas, il faut aller chez les bouquinistes. C'est aux Puces de Montreuil, en 1981 ou 1982, que j'ai découvert, par hasard, l'existence de Leroy. Ma trouvaille était en fait un ensemble de trente ou quarante volumes dépareillés de l'*Encyclopédie méthodique* – que tout le monde confond avec l'*Encyclopédie* de Diderot – parmi lesquels il y avait une douzaine de volumes sur les *Arts et Métiers mécaniques*. J'aurais voulu n'acheter que ceux-ci. Mais la bouquiniste (je crois me souvenir que c'était une dame) insistait pour vendre le lot entier. C'était à prendre ou à laisser. Je pris donc, en me demandant ce que j'allais bien pouvoir faire de la vingtaine de volumes qui, a priori, ne m'intéressaient pas.

Parmi eux se trouvait une série complète de la *Philosophie ancienne et moderne*, d'un certain Naigeon. J'ai peu de goût pour la philosophie, surtout celle des philosophes de profession (comment peut-on faire profession de philosophie?). Mais toute règle a ses exceptions, et mon intérêt pour les techniques sous tous leurs aspects m'avait mis en contact avec le « groupe CGS », constitué par trois philosophes (Jean Cazenobe, Jacques Guillerme et Jan Sébestik) qui, depuis les années 1960, avaient beaucoup fait pour secouer l'inertie traditionnelle de leurs collègues sur ce sujet. Un jour, je m'avisai que j'avais là, peut-être, un bon moyen de me débarrasser de la *Philosophie*. Jacques Guillerme (malheureusement disparu peu après) accepta de se charger des volumes de Naigeon. Avant de les lui porter, je décidai toutefois d'y jeter un coup d'œil. Ce fut ma chance. Au milieu de ces centaines de pages désespérément grises, se trouvait un article qui me fit l'effet d'être en couleurs, tellement il tranchait sur les autres, « Instinct des animaux », par un certain Leroi. Je le lus d'un trait. Puis je le relus, pour m'assurer que je n'avais pas rêvé. Il était aussi passionnant la seconde fois que la première.

Il me fallut pas mal de temps ensuite pour en apprendre un peu plus sur Leroi, ou Leroy comme on l'orthographie plus souvent. Non pas que les informations à son sujet fussent absolument introuvables, mais parce que pour aller à leur recherche, il fallait – il faut encore, je pense – quelque chose qui ressemble à de l'acharnement. La plupart des auteurs qu'on dit méconnus sont en fait redécouverts tous les trente ou cinquante ans, et cette agitation périodique laisse des traces plus ou moins faciles à suivre; la piste ne se perd jamais tout à fait. Dans le cas de Leroy, il n'y a plus de piste. Voilà un siècle au moins que plus personne n'en parle, et ce silence est si pesant qu'il engendre le doute. À quoi bon s'intéresser à une œuvre aussi manifestement nulle et non avenue? Et, finalement, Leroy a-t-il vraiment existé, ou n'est-ce qu'un fantôme qui hante – si discrètement! – les rayonnages de quelques bibliothèques?

Un sentiment mêlé de colère et de honte, et deux heureuses rencontres, m'ont aidé à tenir bon.

La colère et la honte, c'est ce qui reste quand on s'aperçoit qu'il n'y a pas d'explication sensée à l'oubli dans lequel est tombé Leroy. Il ne manque pas de malchanceux dans l'histoire des sciences. Pour la plupart d'entre eux, on comprend assez facilement ce qui leur est arrivé: ils sont nés trop tôt ou trop tard, ils ont été trop modestes ou ont eu trop mauvais caractère, des rivaux plus habiles leur ont fait de l'ombre, etc. Sur tout cela, le sociologue R. K. Merton a publié jadis un article resté classique <sup>1</sup>. Dans le cas de Leroy, aucune de ces explications ne convient. Il n'a pas été méconnu de son vivant. Ce n'est qu'un siècle après sa mort qu'on s'est mis à l'oublier pour de bon. Mais, alors, l'oubli s'est fait si totalement qu'à défaut d'un complot de type stalinien (ce n'était pas encore inventé), il ne reste que la bêtise ou l'ignorance pour en rendre compte. Ignorance et bêtise spécifiquement

---

1. Robert K. Merton, « The Matthew effect in science », *Science*, 1968, 159: 56-63. Le titre fait allusion à un passage de l'Évangile de saint Matthieu (25, 29): « Car à tout homme qui a, on donnera et il aura de trop; mais à celui qui n'a pas, on enlèvera même ce qu'il a. »

hexagonales, au surplus, puisque c'est l'Allemagne qui a produit la seule thèse universitaire jamais soutenue sur Leroy, et que la magnifique édition critique de ses *Lettres sur les animaux* nous est venue de Grande-Bretagne <sup>2</sup>.

Elizabeth Anderson, auteur de cette édition critique, est l'une des heureuses rencontres auxquelles je viens de faire allusion, l'autre étant François Delaporte, professeur (de philosophie, personne n'est parfait) à l'université d'Amiens. Je ne me souviens plus des circonstances exactes de ces deux rencontres, et peu importe au fond. Ce qui importe, ce qui m'importe en tout cas, c'est le soulagement et la joie que j'ai ressentis en découvrant que je n'étais pas seul dans mon île; et j'ai l'impression que ces sentiments furent partagés. Quoi qu'il en soit, nous décidâmes finalement, F. Delaporte et moi, d'organiser un colloque à Amiens et d'y inviter Elizabeth Anderson. Ce colloque se tint les 6 et 7 septembre 1997 sous l'intitulé « Les Archives de l'Éthologie » <sup>3</sup>.

C'est à Amiens que j'ai fait réellement la connaissance d'Elizabeth Anderson, autrement que par son livre et par ses lettres. Elle n'est plus parmi nous maintenant <sup>4</sup>. J'en ai conservé le souvenir d'une charmante vieille dame, s'exprimant avec beaucoup de finesse dans un français parfait. Son érudition, sur tout ce qui concernait Leroy, son milieu et son siècle, était sans faille, et lui permettait de réfuter, avec une ironie à peine sensible, certaines des audaces théoriques de ses collègues plus jeunes. Tout l'appareil critique des *Lettres sur les animaux* a été rédigé par elle dans un français admirable de précision et de fluidité. L'avoir rencontrée est un privilège que je ne pourrai jamais oublier.

---

2. Ch.-G. Leroy und seine *Lettres philosophiques*, thèse soutenue à l'université de Würzburg en 1898 par Moses Marx (publiée à Strasbourg la même année). L'édition critique des *Lettres* par Elizabeth Anderson a été publiée en 1994 par la Voltaire Foundation (99 Bandbury Road, Oxford OX2 7RB, Royaume-Uni).

3. Les actes de ce colloque n'ont pas été publiés, à l'exception de quatre articles réunis par Frédéric Jouliau pour la revue *Gradhiva* (1999, 25, p. 63-105), mais qui ne traitent pas de Leroy ni de son époque.

4. Elle est décédée en janvier 2000 à Edimbourg où elle vivait. Je ne l'ai appris qu'en août 2001, par une lettre de ses avoués.

L'édition des *Lettres* par Elizabeth Anderson est le résultat de près de vingt ans de travail, et il se passera certainement bien plus de vingt ans avant qu'on fasse mieux, si c'est possible. Son livre est un chef-d'œuvre, auquel il faut renvoyer en dernière instance tous ceux qui s'intéressent à Leroy. Mais ce livre a un gros défaut: son prix, à peu près prohibitif pour le citoyen ordinaire. Aussi ai-je souhaité qu'une édition plus modeste soit proposée au grand public, à partir d'un texte plus court: l'article « Instinct des animaux », établi par Leroy lui-même pour l'*Encyclopédie méthodique*, qui reprend ses *Lettres* à quelques mots près. Plusieurs autres rencontres ont permis à ce projet d'aboutir. Celle d'un éditeur disposé à prendre le risque de publier un auteur dont le nom ne dit rien à personne (si on excepte la trentaine de spécialistes qui le connaissent maintenant). Celle de Véronique Servais qui a bien voulu, avec Jean-Luc Renck, présenter Leroy et son œuvre aux lecteurs d'aujourd'hui et du point de vue de l'éthologie actuelle. Celle enfin de Boris Cyrulnik qui a accepté avec la plus grande simplicité de donner son sentiment sur l'« Instinct des animaux ». Ma gratitude leur est acquise, mais ce que je leur souhaite surtout, c'est la gratitude du public qui est juge en dernière instance.

La dernière édition de Leroy au XIX<sup>e</sup> siècle fut celle du docteur Jean-François Eugène Robinet (1825-1899), disciple convaincu et même un peu sectaire d'Auguste Comte dont il fut le médecin et un des exécuteurs testamentaires. La copieuse « introduction » de Robinet à cette édition est probablement la seule étude en langue française qui ait été publiée sur Leroy entre l'édition de Roux-Fazillac en 1802 et celle d'Elizabeth Anderson en 1994. Nous en avons extrait les quelques pages de biographie qui conservent leur intérêt aujourd'hui et nous lui avons emprunté les sous-titres qu'il avait donnés à sa réédition des *Lettres*.

François Sigaut